

Patricia Gavoille

*Les tisserands
des Lumières*

Jeanne-Catherine

*

Roman

GUNTEN

— Apporte-moi de l'eau...

La voix épuisée vient du fond de la pièce, dans le coin opposé à la porte, là où s'élève, majestueux, le grand lit à rideaux, cadeau de mariage pour lequel s'étaient réunies les deux familles des mariés, il y a dix-huit ans. Dans le poêle obscur, voilages tirés pour laisser le malade à son repos, il évoque un gros navire échoué là lors d'on ne sait quelle tempête ancienne. Juste à côté, une table en bois de cerisier et ses quatre chaises semblent attendre vaguement elles aussi, dans la pénombre.

— Apporte-moi de l'eau !

L'appel s'élève une seconde fois, tenu et tremblotant. De l'autre côté de la table, le plus près possible de l'unique fenêtre, Jeanne-Catherine, assise au tour, dévide du filé bleu, tout environnée du ronronnement bruyant de son instrument. Ses mains attentives virevoltent dans un mouvement régulier, toujours le même, harmonieux comme une danse. Entièrement à son ouvrage, elle n'entend pas. A chaque tour du dévidoir, elle se penche un peu en avant, gracieuse, tandis qu'elle

hoche machinalement la tête dans une sorte d'approbation à elle seule destinée. A plus de trente ans, Jeanne-Catherine, par un de ces miracles qui vous éclairent la vie quotidiennement, ressemble à un Vermeer : la lumière pauvre de la mi-novembre détache dans l'ombre grisonnante la blancheur de sa camisole de cotteline sur sa jupe brune. De sa tête penchée sur l'ouvrage on ne distingue qu'une mousse blonde s'échappant en cascade de la caule de laine noire.

Insistante et fatiguée, la voix reprend :

— Jeanne-Catherine, de l'eau, donne-moi à boire !
Jeanne-Catherine, entends-tu ?

Mais le dévidoir tourne rond, dans un vrombissement continu qui couvre complètement les faibles appels. Jeanne-Catherine, accompagnant son mouvement, chantonne machinalement :

« Un beau jour dans la vigne à ma tante
Colin s'y trouva. Non je n'en puis me défendre
Un beau jour dans la vigne à ma tante... »

Son chant n'est qu'un murmure en voix de tête. Il semble suivre les puissants méandres du bourdonnement de l'instrument. Jeanne-Catherine, assourdie, fait corps avec lui, se met sans s'en rendre compte, avec ses brefs mouvements de la tête et du buste, à l'unisson du rythme implacable. Sa jambe droite, dans un battement sec et répétitif de machine, actionne la pédale du tour avec une régularité d'horloge.

« Dans les vignes on badine, on s’amuse
Et à la maison il faut avoir bien des excuses.
Si maman savait toutes ces ruses
Jamais je n’y retournerais... »

Un rai de lumière oblique où dansent en suspension de fines poussières de filé tombe sur le plancher bleuté de peluches. C’est qu’ici le chanvre est partout. Il flotte dans l’air, on le respire, il vous nimbe les cheveux de ses minuscules flocons colorés. Des écheveaux de retour de chez la fileuse sont suspendus à la poutre maîtresse, hors de portée des rats.

— Jeanne-Catherine ! Jeanne-Catherine ! Jeanne-Catherine... A boire, par tous les saints.

Cette fois elle entend. Elle sursaute violemment et se retourne dans le silence soudain revenu, sa chanson inachevée encore suspendue à ses lèvres :

— Pierre ? Vous m’appelez ?

— A boire, je te dis, gémit la voix encore affaiblie, à boire ! Voilà quatre fois que je t’appelle ! A croire que tu es sourde !

Rapide et vive, elle s’approche de la table, s’empare du pichet, emplit d’eau un gobelet de terre cuite :

— Voilà, tout de suite ! C’est que je ne vous entendais point, moi, avec le vacarme du tour, ne vous fâchez point...

Les rideaux du lit sont faits d’une indienne aux couleurs vives, toute chamarrée d’oiseaux et de branches en fleurs. Avant d’ouvrir, tout en se dépêchant pour ne

pas faire attendre son malade, Jeanne-Catherine prend une profonde goulée d'air : c'est que de l'autre côté, la mort est à l'œuvre et répand dans l'espace confiné son effrayante odeur. Jeanne-Catherine se compose un sourire et ouvre en grand :

— Là, dit-elle, je suis là.

— Tu es là, tu es là... Tout de même, il t'en faut, du temps !

La voix de l'homme chevrote dans des aigus discordants, si faible qu'elle en est presque imperceptible par moments. On dirait qu'il a usé toute sa pauvre énergie à appeler sans répit depuis une demi-heure.

— Aide-moi à me redresser, je ne vais point boire couché.

Jeanne-Catherine pose le gobelet sur l'étroit chevet, se penche et prend sous les aisselles son mari qu'elle soulève à bras-le-corps.

— Attendez, ne vous appuyez point, que je relève un peu votre oreiller. Là, ça y est, allez-y, là, doucement.

Et elle le laisse aller lentement vers l'arrière, l'installant de son mieux.

— Vous pourrez le tenir, le gobelet ? Voulez-vous que je vous fasse boire ? Vous semblez plus fatigué cet après-midi.

— Oui, fais-moi boire, je n'en puis plus, le feu me brûle par-dedans... Et par-dehors aussi, là où mes boyaux sont sortis... Je n'en puis plus ce jour d'hui. Al-lons, de l'eau !

— Vous parlez trop aussi, ce n'est pas bon. Tenez, buvez donc, pas trop vite.

Avec un effort de tout son être, elle s'assied et l'appuie contre elle, pour le faire boire plus aisément. Sa grande beauté rayonne au-dessus du visage amaigri et fripé, gris de souffrance, abandonné contre son épaule. Par contraste son profil pur, harmonieux, semble illuminé d'une clarté venue de loin, du plus profond d'elle, intérieure et secrète. Des mèches follettes égarées sur ses tempes, de ses yeux au bleu intense, des pommettes hautes, fermes, de l'arc des sourcils prolongeant la fine arête du nez et de la bouche douce, ourlée, tout dénonce un grand appétit de vivre, un vrai bonheur d'être au monde. Tout en elle souligne l'aisance de la femme accomplie. Elle donne à boire à son mari, le recouche et tandis qu'il la regarde, demande :

— Et ce soir, mangerez-vous ? Une quinzaine que vous êtes alité et onze jours que vous ne mangez plus. Pardi, c'est bien sûr, vous êtes faible. Voulez-vous que je vérifie vos linges ?

Il la regarde intensément, de ce regard qu'ont les mourants qui veulent fixer en eux l'image de ceux qu'ils aiment puis murmure aigrement, presque inaudible :

— Trois ans que mon ventre s'est ouvert et j'étais déjà un vieil homme, avec une belle fille comme toi... La peste soit du mal ! Avec ce visage-là, tu as bien un galant, dis-moi ?

Occupée à dénouer le pansement de son ventre, elle fait celle qui n'entend pas. Il reprend durement, la voix sifflante :

— Tu as bien un galant, non ? Dis-le, je veux le savoir avant que de passer. Qui est celui qui te rend si belle à trente-quatre ans, quand les autres sont déjà vieilles ?

Le nez pincé, elle se tait encore, enlève, avec des gestes doux pour ne pas faire mal, les linges souillés qu'elle dépose dans le bassin de cuivre au pied du lit.

— Ne bougez point Pierre, je reviens, je vais prendre les linges de rechange que j'avais mis à sécher à la cuisine.

Les yeux au ciel de toile du lit, Pierre, dans un profond soupir, contemple sans les voir vraiment les somptueuses envolées d'oiseaux éclatantes de gaîté dans les brassées de fleurs de la toile peinte. Mais son regard n'est plus pour ces bonheurs-là, terrestres et remuants. Des oiseaux, se dit-il, à quoi bon ? Lui sait bien pour l'heure qu'il est sur le départ. Assez souffert, avec ce ventre ouvert depuis trois ans et ces linges toujours souillés qu'il faut bien supporter vaille que vaille. Pourquoi avoir duré si longtemps, quand les autres seraient morts bien vite ? Assez travaillé aussi, assez trimé. Le maître est bon, certes, mais il est exigeant...

Sa pensée tourne court soudain et se dilue dans une langueur qui le prend tout entier. Le voilà lourd et bizar-

rement flottant tout à la fois, englué dans la confortable tiédeur de l'oreiller qui devient brusquement enveloppante et pesante comme une chape. Au-dessus de son visage, là-haut, la toile s'anime dans un méli-mélo qui fait tourner le lit. Les oiseaux fleurissent délicieusement, dans de vastes orbes souples qui s'approchent et l'enveloppent, lui, Pierre, cependant que les fleurs caquètent et jacassent en un assourdissant chahut. Pour faire cesser ce manège fou qui le fatigue, il tente de lever un bras qui ne répond pas. La sarabande continue, joyeuse et insistante comme la farandole au soir de la Saint-Jean. Quoi ? Faut-il qu'il en soit ? Qu'il y prenne part ? Va-t-il lui falloir danser et courir en plein cœur du dessin déchaîné au-dessus de sa tête ?

Et puis soudain, mêlé à tout ce tumulte, apparaît le fin visage de Jeanne-Catherine. Penchée sur lui, elle parle. Il la voit. Mais ses mots, comme la buée en hiver, se diluent en formes vaporeuses, indistinctes, au fur et à mesure qu'elle les prononce, et vont là-haut, dans la fête, se poser chacun sur une corolle d'oiseau. Toujours sur une bleue. Comme la nuit. Jamais sur une autre. Il le sait. Il les suit du regard. Jeanne-Catherine parle et parle encore, intensément. Il y a de l'inquiétude dans ses yeux. Et ce bruit, oh, ce bruit !

— Pierre ? Pierre ? M'entendez-vous ? Je vous rapportais des linges propres et vous voilà... ainsi ! M'entendez-vous ? Répondez-moi, Pierre, je vous en prie,

par tous les saints du paradis ! Voulez-vous que j'aille chercher notre curé ? Ou le rebouteux ? Ou Jean-Jacques ? Vous savez bien, Jean-Jacques, il habite à côté ! Attendez, je vais vous passer un peu d'eau... Nous pourrions prier tous les deux si vous le voulez, hein ?

Pierre, parce qu'elle s'est signée en le nommant, pense au curé : il ne faut pas qu'il vienne ici, se dit-il, que va-t-il penser de cette débâcle d'oiseaux et de couleurs en fête dans la maison d'un malade ? Non, non, pas le curé !

Affolée, les gestes rendus imprécis par le grand tremblement qui vient de la saisir, Jeanne-Catherine verse un peu d'eau sur l'un des linges frais lavés qu'elle vient d'apporter et lui tamponne le visage à petits coups :

— Là, un peu d'eau, je crois que ça va aller, moi. Vous verrez, je vous dis que vous allez vous remettre. Ça va passer. N'est-ce pas ? Pierre ? Oh s'il vous plaît, faites-moi un signe, dites-moi quelque chose !

Pierre la regarde. Mais que peut-elle bien être en train de lui dire ? Et ce visage inquiet qu'elle lui montre ! Le filé ? C'est le filé ? Il n'y en a plus ? C'est cela ? Alors elle doit prévenir le maître et vite. Sinon, ils n'auront pas de quoi remonter le métier pour la prochaine pièce. Qu'elle aille vite, tout de suite, le maître exige d'être prévenu sans attendre. Si elle se dépêche, elle peut encore arriver avant la nuit.

A côté du lit, Jeanne-Catherine se lève. D'un doigt hésitant, elle lui caresse la joue. Il a l'impression de lui sourire. Puis elle sort. Comme si elle avait le feu aux trousses.

Dehors, la nuit de novembre est en train de recouvrir doucement la ruelle. En sortant Jeanne-Catherine trébuche sur le seuil. Toujours ce pavé descellé. Pierre avait dit qu'il le réparerait, mais là... Elle fait un effort pour reprendre son emprise sur elle-même : ne pas crier, ne pas courir, aller chercher Jean-Jacques sans ameuter les autres voisins, du moins pour le moment. Pas encore. Pas tout de suite. Surtout là dans le quartier, l'on y vit environné de ces gens de la religion réformée qui tiennent la ville. Ce n'est pas elle, papiste comme ils disent, qui va aller les chercher. Ces gens-là sont sans Dieu !

Elle marche lentement, s'efforce à se donner une allure paisible de promeneuse. Par la lucarne de la maison voisine filtre la lumière agitée d'une chandelle. Jean-Jacques est là. Ne pas appeler surtout. Aller frapper à sa porte aussi naturellement que possible. Et entrer chez lui pour la première fois sans se cacher. Comme une voisine ordinaire.

— Toi, ici ? Mais que... Mais on risque de te voir !

Il se tient dans la porte entrouverte, stupéfait, vaguement inquiet. Pour qu'il lui laisse le passage, elle appuie sur sa poitrine une main bien à plat et pousse, afin qu'il recule.

— Mais que... ?

— Laisse-moi entrer, j'ai besoin d'aide, vite ! Souffle-t-elle. Fais-moi entrer normalement, comme une simple voisine. Dépêche-toi, on nous regarde peut-être !

Sitôt dans la cuisine, elle se jette dans ses bras et lui offre ses lèvres :

— Embrasse-moi, et viens vite avec moi. Je crois qu'il en train de passer, il ne me répond plus. Viens, je t'en prie, tu es mon plus proche voisin après tout. Et puis tu es catholique, comme nous autres ! Personne ne trouvera à redire si je t'appelle à l'aide !

Le visage enfoui dans les cheveux blonds, il la respire à pleines narines, la plaque au mur, glisse à travers la jupe un genou entre les siens et murmure :

— N'aie pas peur ma belle douce, je suis là, je suis tien ! Je ne te laisserai point. Nous allons être... Allons-y vite, il ne faut point le laisser seul, on n'abandonne point un homme qui meurt, viens...

— Pierre ! Pierre ? M’entendez-vous, j’ai amené Jean-Jacques !

Il ne répond pas. Se contente de la regarder. De tous ses yeux. Gravement. Dans le vaste tintamarre multicolore qui a envahi sa tête. Tout bouge. Tout bruit. Les cris incessants se répondent et se superposent comme autant d’appels. Le vert et le rouge mènent, à hauteur de visage, une invraisemblable sarabande, une soûlerie de ramages bigarrés et sonores.

— Pierre ? Me voyez-vous ? Pierre ?

Arrêter. Enlever cette indienne. Que le calme revienne. Dans un grand effort qui va chercher loin au fond de lui un ultime regain d’énergie, il se cramponne de toutes ses forces au rideau, à portée de sa main droite et tire, tire, à n’en plus pouvoir. Mais la coulisse tient bon, là-haut. Rien ne vient. Il s’agrippe un peu plus haut, la main gauche venue à la rescousse et tire encore, hagard. Faire cesser cet enfer braillard qui s’est emparé de lui. Il la regarde à nouveau.

— Mon Dieu ! Viens m'aider, Jean-Jacques, il s'est pris les mains dans le rideau, il faut tout de même le décrocher, hein ? Vite !

Au milieu des pépiements déchaînés, le tutoiement est parvenu à son oreille. Et se fraie péniblement un chemin dans son esprit épuisé : elle tutoie Jean-Jacques.

— Et puis je referai ses linges, ça... c'est ouvert, c'est... Aide-moi !

Le ton est pressant, avec une nuance d'affolement dans la voix claire. Jean-Jacques s'approche, effaré par le spectacle du vieil homme convulsé, suspendu à la belle cotonnade qu'il chiffonne et griffe dans son mouvement désespéré. A eux deux, ils lui prennent doucement les mains et dénouent un par un ses doigts crispés. Lentement ils le réinstallent, du mieux qu'ils peuvent, mal à l'aise sous son regard farouche, qui a tout deviné.

— Je vais vous refaire un pansement, vous ne pouvez rester ainsi tout de même !

Tandis qu'elle s'affaire au-dessus de lui, il l'observe encore, le fracas des oiseaux semble s'éloigner un peu, il peut laisser aller ses pensées plus à l'aise. Et du temps qu'il la regarde, il voit aussi Jean-Jacques. Il sait qu'il voit juste, avec cette extrême acuité des derniers instants : ils sont deux à cet instant à regarder Jeanne-Catherine et le visage de Jean-Jacques parle à sa place, tout empreint de plénitude parce qu'elle s'offre à sa vue.

Pendant, elle se hâte et, avec des gestes doux, remet habilement en place sur le ventre béant un panse-

ment propre qu'elle fixe comme elle peut, avec des bandelettes qu'elle a déchirées dans une verqueline usagée. Il ne sent rien. Aujourd'hui, il ne sait plus s'il a mal, il devine que c'est un signe. C'est comme un soulagement. Jean-Jacques ? Il va falloir qu'il dise avant de partir, absolument, car, il le sait aussi, c'est aujourd'hui qu'il part. Après tout, la laisser à Jean-Jacques, pourquoi pas ? Autant celui-là qu'un autre. Et puis elle est trop belle pour rester seule. Alors dans le même effort énorme qui vient de lui servir à s'agripper au voilage, il jette un mot furieux :

— Galant !

La voix est comme un souffle. Ont-ils entendu ? Ils devraient, la chambre est silencieuse maintenant que tous les oiseaux ont disparu. Aussi mystérieusement qu'ils étaient venus...

— Voilà, ça y est, vous voilà propre ! Voulez-vous que nous restions un peu auprès de vous, mon pauvre Pierre ? Je vais allumer la chandelle, on n'y voit plus !

— Galant !

Il lui semble avoir crié, avec sa voix d'avant, celle qui effrayait les garnements en maraude et les faisait fuir à toutes jambes, à grands claquements de sabots. A-t-elle entendu cette fois ?

— Avez-vous assez chaud ? Voulez-vous un peu d'eau ?

Tout en parlant, elle approche deux chaises du lit. Ils s'y installent tous les deux, empruntés, les mains croi-

sées sur leurs genoux et le contemplant, avec des yeux qui ne regardent rien. Qu'y aurait-il d'ailleurs à détailler ? Puis Jean-Jacques se penche, la pousse du coude, lui dit quelque chose à l'oreille. Elle se tourne vers lui, comme inquiète pour de bon, cette fois.

— Dites, Pierre, Jean-Jacques me dit qu'il faudrait peut-être aller chercher monsieur le curé, hein ?

— Galant !

Ah ! Cette fois, elle a bien entendu, elle sursaute, rougit violemment, le temps de le dire puis se reprend, embarrassée jusqu'à l'âme :

— Ce n'est point que vous soyez bien mal Pierre, mais on ne sait jamais, et puis, ça serait fait.

Pierre ferme les yeux. Oui, c'est ça, elle a raison, se mettre en paix avec Dieu avant de se présenter devant Lui. Comme elle dit, on ne sait jamais. Et puis, ce sont eux qui sont dans le péché, pas lui. Elle se tourne vers Jean-Jacques :

— Vas-y toi, hein ? Va chercher notre curé ! Ramène-le bien vite. Moi, je vais rester auprès de Pierre. Ne vous inquiétez pas Pierre, ça va aller. C'est juste une précaution, hein ?

Il la reconnaît bien là : d'aussi loin qu'il se souvienne, quand elle est effrayée, elle interroge ainsi, au bout de ses phrases : hein ?

— Va vite !

Une fois qu'il est sorti, Jeanne-Catherine rapproche sa chaise du lit. Elle a son visage doux des bons jours,

quand elle ouvre son cœur. Elle prend entre ses mains la sienne, patte d'oiseau décharnée et se penche un peu plus près. Pierre voit tout à coup les larmes qui brillent dans ses yeux. Il tente de lui sourire, sans savoir si son visage lui obéit. Elle, elle a son expression des débuts, quand elle était jeunette, avant qu'il soit vieux, quand il la faisait rire de tout pour la séduire. Les pleurs retenus roulent sur ses joues en perles rondes tandis qu'elle parle :

— J'ai bien entendu, Pierre, ce que vous avez dit tout à l'heure, Jean-Jacques, lui, je ne sais point, mais moi, oui...

Elle se tait un court instant, car elle ne sait plus comment continuer. Ce qu'elle va confirmer à Pierre, aucune femme ne l'oserait. Elle si. Parce qu'elle a le courage qu'il faut et l'âme claire comme de l'eau de roche. Ses yeux ne quittent pas un instant les yeux de Pierre, au moins le regarder en face pour ce qu'elle a à lui dire :

— J'ai bien entendu et vous, vous avez bien deviné.

Il la regarde. S'il y avait encore des mots dans sa bouche, il la remercierait de cette bravoure simple qu'elle a et qu'il ne lui connaissait pas.

— Devant Dieu qui nous regarde, je ne suis point une traînée ou une malhonnête femme. Je vous respecte toujours Pierre et vous voyez bien que je vous soigne en y mettant du cœur. Mais voilà, j'ai pris du sentiment pour Jean-Jacques et lui en a pris pour moi... Alors...

Elle s'interrompt encore, saisie par l'intensité du moment. Qu'est-elle en train de faire ? Devait-elle cette confession à un mourant ? Mais dans ses mains, sa main à lui s'agite et lui demande de continuer. Elle toussote. Essuie d'un geste rapide les larmes sur ses joues.

— Trois ans Pierre, trois ans que la grosseur que vous aviez au ventre s'est ouverte et ne s'est jamais refermée, ce n'est pas notre faute, hein ? Et déjà bien avant qu'elle ne s'ouvre vous ne m'approchiez plus... Comment faut-il vivre dans cette privation-là ? Remarquez bien, je ne vous en fais point reproche, hein ? C'est arrivé, c'est tout. Et puis, un beau jour j'ai su qu'il y avait Jean-Jacques.

Sur le vieux visage tiré, les larmes coulent aussi, tout droit, d'abord dans les cheveux gris des tempes, puis sur l'oreiller.

— Je ne l'ai point cherché Jean-Jacques, point cherché, je vous le jure. Simplement un jour, il a été là, voilà. Je ne l'ai point fait exprès, point voulu, même. Ça s'est fait, c'est tout, hein ?

Un sanglot lui coupe la voix, puis elle reprend :

— Je voulais vous dire... Ce n'est point parce que vous ne pouvez me répondre que je vous dis tout cela, c'est parce que... si je vous laissais partir sans rien dire, je me sentirais mauvaise, vous comprenez, hein ? Je ne triche pas moi, vous voyez ! Je ne sais plus que faire : il y a vous et j'ai de l'affection pour vous et puis il y a lui et maintenant...

Suffoquée par la peine qui la submerge, elle laisse aller ses larmes, désolée comme un enfant. A cet instant, elle voudrait être bien loin de là, n'avoir jamais rien dit, tant il fait peser sur elle des yeux insistants, pleins de tendresse.

— Vous comprenez, hein, fait-elle en hoquetant.

Entre ses mains la main maigre remue, comme un acquiescement. Elle reprend dans un souffle :

— Personne n'est au courant, vous savez... Jamais personne ne nous a vus... Vous n'êtes point déshonoré, je ne l'aurais point voulu. Jean-Jacques non plus d'ailleurs...

*

— Agenouillez-vous et recueillez-vous pour l'imposition des mains !

L'abbé Bonnard, maigre et souffreteux dans sa soutane aux coutures verdies par l'usure, est un tout petit homme. Debout au chevet de Pierre, à côté du grand lit à rideaux, il ressemble à un de ces petits pauvres mal grandis, pâle sous ses cheveux ébouriffés, qui serait arrivé là par on ne sait quel hasard de son chemin. Un loqueteux, peut-être. Un miséreux. Que l'on a fait entrer par charité pour lui donner la soupe et qui va repartir. Comme à chaque fois qu'elle le rencontre, Jeanne-Catherine est prise de la crainte qu'il ne défaille avant la fin de son oraison. Crainte absurde, elle le sait bien :

quand l'abbé parle, chacun dans la paroisse, fut-il magistrat de la ville ou intendant du roi, courbe la tête et obéit, car le petit homme possède une voix de géant doublée d'une énergie jamais prise en défaut. Imposé à Héricourt par l'intendant de Franche-Comté depuis plus de vingt ans, il doit sa ténacité et sa force à la nécessité d'exercer coûte que coûte son ministère en plein pays protestant hostile.

— Agenouillez-vous et recueillez-vous pour l'imposition des mains et la descente de l'esprit !

Inutile de répéter, il le sait bien, mais il aime asseoir son autorité. Jamais, parmi ses ouailles, qui que ce soit ne lui a résisté. Allongé et comme absent, Pierre a les yeux perdus dans les oiseaux du ciel de lit. Ceux qui tout à l'heure caquetaient si fort, à le faire douter du paradis. A genoux auprès de son amant au chevet de son mari mourant, Jeanne-Catherine, submergée par ses pensées, a les yeux baissés, les mains jointes dans le silence.

Tout dans la pièce semble suspendu au cérémonial. Tout, jusqu'au plus petit objet paraît se recueillir à l'unisson des humains pour le départ du maître tisserand. Le grand métier à tisser, pièce maîtresse, présent et fidèle comme un associé, occupe une bonne partie de la chambre. Tout en bois de chêne patiné par l'usage, il luit doucement dans la pénombre sous les reflets de la flamme de la chandelle, seule en mouvement dans la grande pièce figée par l'approche de la mort. A son

fronton, on devine, de part et d'autre d'un demi soleil sculpté dans le bois, des mots gravés : Justinpré, Lefèbre, la marque de fabrique de l'artisan.

Le prêtre se retourne :

— Jeanne-Catherine, viens auprès de ton mari pour l'onction. Tu dis qu'il ne parle plus ?

Elle a un geste pour désigner Pierre :

— Voyez vous-même, monsieur le curé, je ne sais même point s'il nous entend.

L'abbé Bonnard se penche sur le malade avec une vivacité qui surprend et lui prend la main :

— Pierre, m'entendez-vous ? Regardez-moi. Je suis venu vous apporter l'huile sainte, celle qui adoucit les peines du corps et apaise les douleurs de l'âme. M'entendez-vous ?

Pierre ne bouge pas. Ses yeux ouverts toujours rivés au ciel de lit clignent légèrement.

— Pouvez-vous parler ?

On sent poindre dans la voix de l'abbé quelque chose qui, ici, résonne désagréablement, comme une impatience mal contenue. Jeanne-Catherine, remuée, dit à travers ses larmes :

— Si c'est pour les répons, monsieur le curé, je les ferai à sa place, hein ? Si Dieu le veut, bien sûr..., ajoute-t-elle en baissant les yeux sous le regard qui la fouaille.

Le prêtre a un instant d'hésitation qu'il masque sous un toussotement. Puis se tournant vers Jean-Jacques :

— Eh bien soit, mais unissons-nous dans la prière. Jean-Jacques puisque tu as eu la bonté d’assister tes voisins, viens auprès de Jeanne-Catherine. Placez-vous en face de moi, de l’autre côté du lit, tous les deux, vous ferez les répons ensemble. Et toi Jean-Jacques, retiens que je te félicite pour ta présence ici, bel exemple de charité. Je te citerai dans mon prêche dimanche prochain, afin que chacun sache que je te tiens désormais pour l’un des meilleurs de mes paroissiens.

Jean-Jacques, cramoisi, ébauche un geste de refus que le curé se hâte de balayer d’un revers de main, tandis que s’élève sa voix autoritaire.

— Pierre, per istam sanctam unctionem et suam piissimam misericordiam, adiuvet te dominus gracia spiritu sancti.

— Amen, répondent Jeanne-Catherine et Jean-Jacques d’une seule voix, sans se regarder.

Tout en officiant, le prêtre applique l’onction sacrée sur les yeux, les oreilles, les narines, la bouche et les mains du mourant, les cinq sens étant ainsi purifiés. Puis il répand l’huile sainte sur les reins, siège de la concupiscence et de la volupté, et enfin sur les pieds, instruments naturels de nos pas et de nos démarches.

— Ut a peccatis liberatum te salvet atque propitius allevet.

— Amen, dit Jean-Jacques, tandis que s’élève la voix de Jeanne-Catherine, affolée.

Jeanne-Catherine

— Regardez, je crois qu'il a passé pendant les prières ! Mais regardez ! Il a passé, c'est sûr, hein ?

Sur l'oreiller de verquelure bleue, le visage de Pierre s'est apaisé, il a même fermé les yeux. Il aurait l'air simplement endormi s'il n'y avait, dans la mâchoire, figée, une ultime crispation, celle-là même qui vient d'alerter Jeanne-Catherine.

— A toi aujourd’hui, Elisabeth, tu dois apprendre, nous t’écoutons.

Georges-Frédéric s’esclaffe et s’apprête à railler sa sœur, mais un regard impératif de son père l’arrête net.

— Nous t’écoutons Elisabeth, répète celui-ci.

La petite se trémousse sur sa chaise, s’éclaircit la voix puis murmure d’une voix hésitante :

— Bénissez-nous, ô mon Dieu, ainsi que la nourriture que nous allons prendre...et...

Elle s’arrête, perdue, regarde les autres, attablés autour d’elle, qui ne la quittent pas des yeux tandis que son menton se met à trembler.

— Et donnez du pain, lui souffle sa mère.

En face d’elle, Christophe-Frédéric Bigeol, son mari, lève un sourcil désapprobateur. Pour lui, les enfants doivent savoir dire le bénédicité dès le plus jeune âge. En père de famille exigeant, il a érigé ce précepte en règle absolue, malgré le peu de crédit qu’il accorde par ailleurs aux choses de la religion.

— Et donnez du pain à ceux qui n'en ont point, clame Elisabeth, triomphante. Vous avez vu mon père, aujourd'hui je l'ai su dire tout entier !

— Eh, dis donc, c'est mère qui te l'a mis sur la langue, rétorque Georges-Frédéric. Moi à ton âge, je...

Il ne va pas plus loin. Un nouveau regard sévère l'en empêche.

— Quand tu dis le *bénédictité*, reprend le père, tu dois parler sans faute, sans t'arrêter, avec une voix forte et claire, Elisabeth. Quant à toi Georges-Frédéric, souviens-toi de demander la parole avant que de parler. Sylvine, sers-nous la soupe, je te prie.

Sylvine regarde sa tablée avec satisfaction : tout autour de la table, ses noirs comme elle les désigne au fond de son cœur – et parfois à voix haute par plaisanterie, pour les faire rager – sont tous là, le cheveu d'un noir brillant. Une couleur qui leur vient d'elle. Le père, maître Bigeol comme on le nomme en ville, marchand toilier de son état, est assis en face d'elle à l'autre bout de la table où il a casé tant bien que mal sa carrure de géant roux. Pour l'heure, il lui sourit, tout simplement parce qu'elle vient de poser la soupière sur le chêne ciré. A sa gauche, les fils, Christophe-Frédéric et Georges-Frédéric, jeunes hommes déjà. De l'autre côté les petites, Catherine et Elisabeth.

— Père, puis-je parler, s'il vous plaît ?

— Nous t'écoutons, si ta langue est sage, Elisabeth.

La fillette ne se démonte pas. Elle a repéré que son père sourit et que sa voix est redevenue aussi paisible qu'à l'ordinaire. Relevant une mèche qui lui chatouille le nez, elle annonce fièrement :

— Voilà, je voulais vous dire qu'en plus de savoir presque bien le bénédicité, j'ai appris cette semaine les âges de tout le monde !

— C'est que le monde est vaste, sourit son père.

Interloquée, la petite hésite, puis elle dit, un peu incertaine :

— Je voulais dire de tout le monde ici...

— Eh bien conte-nous cela !

Elisabeth se redresse de toute sa taille d'enfant sur sa chaise à haut dossier. Elle prend une large inspiration comme pour réciter une leçon puis se lance, les yeux rivés à ceux de sa mère qui l'encourage sans rien dire, tout en versant la soupe dans les assiettes. Elle commence :

— Vous, mon père vous comptez quarante-quatre années, c'est beaucoup, mais vous vous portez bien !

— Ça, voilà un compliment qui est tourné, ricane Christophe-Frédéric fils à l'oreille de son frère.

Sans un regard pour eux, la petite continue :

— Pour mère c'est trente-sept qu'il faut dire. Trente-sept c'est moins que quarante-quatre... Mon frère Christophe-Frédéric a même prénom que vous, il aura vingt ans à la Noël. Mon frère George-Frédéric en a eu dix-huit l'autre semaine, celle où vous aviez visité

toutes vos fileuses pour leur apporter du chanvre et reprendre du filé terminé, quand vous n'aviez pas voulu m'emmener avec vous... Catherine, ma sœur a déjà douze ans, mère dit qu'elle est une demoiselle maintenant.

Catherine prise au dépourvu par le commentaire rougit violemment et cache son visage dans ses mains. Souriant, son père lui tapote doucement l'épaule, jusqu'à obtenir un regard.

— Et moi, termine Elisabeth, je suis votre cadette, j'ai huit ans. Voilà, je vous ai tout dit. Je les sais sans me tromper, n'est-ce pas ?

— Bien, bien. Mangeons maintenant, le dîner refroidit, votre mère a sans doute trempé la soupe depuis un bon moment déjà.

Sylvine peut s'asseoir et reprendre sa contemplation : ils sont tous bien beaux, se dit-elle avec un sourire tourné vers l'intérieur. Dans sa main droite, sa cuillère racle distraitemment en tournant sur le fond de son assiette. Elle les regarde tour à tour, satisfaite et sereine.

En face d'elle à l'autre extrémité de la table, le marchand toilier l'observe. Même fanée par sept maternités et la perte de trois de leurs enfants, elle reste belle, droite et lumineuse sur sa chaise. Pour lui, elle est Sylvine. Sa Sylvine. Mais à quoi rêve-t-elle ainsi absente sous son regard ? Il dit doucement :

— Sylvine ? Ne manges-tu point aujourd'hui ?

Elle se reprend instantanément et lui sourit. Tout son visage s'éclaire alors sous la caule de taffetas vert amande et le rassure :

— Si bien sûr ! J'étais à admirer ces quatre noirs que nous avons là ! Je pensais... à des idées que j'ai comme ça !

Cette fois ce sont quatre têtes noires en plus de la rousse qui se tournent vers elle avec étonnement.

— Des idées, mère, fait son aîné avant que son père en ait eu le temps, expliquez-nous cela. Des idées ... à notre propos ?

Sylvine cherche un acquiescement sous les sourcils broussailleux en face d'elle. C'est qu'elle non plus ne parle pas sans l'approbation de maître Bigeol. Il lui sourit à nouveau.

— Eh bien, commençons donc par toi, dit-elle à son fils, puisque tu demandes : tu as vingt ans, tu secondes bien ton père dans nos affaires, je me dis qu'il te reste à prendre femme, maintenant. Il en est temps. Bien d'autres l'ont déjà fait et même de plus jeunes.

— Tout juste, dit le père, je songeais à t'en parler moi aussi. Je pense à agrandir mon commerce, il me faut un associé de toute confiance, dont je connaisse le travail et le sérieux. Qui d'autre ? Tu es un homme maintenant. Et puis, poursuit-il en se tournant vers Georges-Frédéric, il y aurait de la place pour toi, tu commences également à prendre de l'âge ! Eh bien ? Que dites-vous de cela ?

C'est Christophe-Frédéric, parce qu'il est l'aîné, qui répond le premier, sérieux et mesuré comme à son habitude :

— Je vous remercie, vous ma mère et vous mon père. J'avais justement à vous entretenir d'un projet qui me tient à cœur.

Le cœur de Sylvine fait un bond dans sa poitrine :

— Une bonne amie ? C'est ça ? Qui est-elle ? Pourquoi ne l'amènes-tu point ? Dis-nous son nom !

Les deux petites, la cuillère en suspend, n'en perdent pas une miette. Christophe-Frédéric a un geste vers sa mère, comme s'il voulait freiner son enthousiasme puis il dit, la tête haute :

— Son nom et soyez-en heureux, c'est notre Sainte Eglise. Je veux devenir prêtre, tout mon bonheur en ce monde est là. Je ne me marierai point, mère, je serai le berger des âmes. Et vous, mon père, n'en prenez point ombrage : un prêtre, c'est la fierté d'une famille.

Un lourd silence suit cette révélation. Christophe-Frédéric regarde tour à tour ses deux parents : sa mère va-t-elle fondre en larmes, son père exploser de l'une de ces terribles colères que chacun ici a appris à redouter ?

Maître Bigeol, abasourdi, n'a qu'un mot :

— Comment ?

Son fils n'est pas impressionné :

— J'y pense depuis des mois, j'ai pris le temps. Ma vie est là. A l'an nouveau, avec votre bénédiction mon père, je vous quitterai pour entrer au séminaire.

— Au séminaire, s'écrie Sylvine bouleversée, mais où ça ? Qui te l'a dit ?

Le jeune homme sourit à sa mère qu'il sent déjà presque gagnée à sa cause :

— J'en ai beaucoup parlé avec notre curé, l'abbé Bonnard, qui m'a gentiment reçu.

C'est la parole de trop. Son père qui jusque-là s'était contenu tant bien que mal, explose. Frappant sur la table d'un poing rageur, il hurle :

— Gentiment ! Bien sûr gentiment ! Il me prend mon fils aîné, ça, il peut bien être gentil ! Et qu'est-ce qu'il t'a dit ? C'est lui qui t'a mis cela dans la tête ? C'est lui n'est-ce pas ? Mais ce n'est pas lui qui commande dans ma maison, tout de même ! Me prendre mon fils !

En face de lui au bout de la table, Sylvine toussote. Le regard bleu implore sous les cheveux noirs et la caule de taffetas. Puis, revenant à un solennel vouvoiement, elle dit avec cette voix qu'elle prend quand elle veut le rendre à merci :

— Voyons, Christophe-Frédéric, notre fils est un homme, vous-même le lui avez dit tout à l'heure. Il est donc maître de sa destinée.

Le géant reste bouche bée devant pareille évidence. Il respire un bon coup, bruyamment, sa colère tombe tout d'un coup.

— C'est ma foi vrai, lâche-t-il, vaincu.

Sylvine en profite pour pousser l'avantage :

— Tu dis que tu vas partir ? C'est donc si avancé ?
Mais mon Dieu, où ?

— L'abbé Bonnard se renseigne. Il a envoyé des courriers et nous attendons les réponses : ce sera Luxeuil, Favorney ou Besançon.

C'est son père qui reprend, se contenant tant bien que mal :

— Et tu as fait tout cela sans rien nous dire ? Sans nous en parler jamais ? Mais pourquoi ? Pourquoi ?

Christophe-Frédéric fils regarde son père droit dans les yeux et dit fermement :

— Pardonnez-moi père, mais je savais que vous al-
liez vous fâcher et j'ai reculé tant que j'ai pu ce mo-
ment. Pour ma mère et mes sœurs que vos colères
effraient. Et puis je voulais prendre le temps de parler
avec Georges-Frédéric : le voilà, votre associé, votre
héritier. Moi je laisse tout. Je n'emporterai rien. Dans
quelques semaines je ferai vœu de pauvreté. Mon frère
vous aidera aussi bien que moi, il connaît bien le métier,
lui aussi.

Le père se tourne vers Georges-Frédéric :

— A toi, maintenant ! Que vas-tu nous annoncer ?
Car apparemment, c'est le jour des grandes nouvelles !
Tu ne veux pas être marin pour aller courir le monde,
non, par hasard ?

Le jeune homme sourit tranquillement et dit :

— Le métier des toiles me plaît et m'intéresse. Si
vous voulez de moi père, je serai ravi de travailler à vos

côtés. Et dans quelques mois si tout va comme je le pense, vous irez si vous le voulez bien, demander pour moi à son père...

Sylvine pousse un cri de joie et se penche un peu pour entendre mieux, croisant ses mains sur son ventre.

— ... la main de Mélanie.

Il sourit encore, à son père puis à sa mère.

Maître Bigeol qui n'a pas tout à fait recouvré son calme, bougonne pour la forme :

— Mélanie, quelle Mélanie ?

— Mélanie Jacquin. Elle a seize ans. Son père est maître mercier. Il a son magasin au bourg. Vous le connaissez, il fait partie de la corporation des marchands depuis trois années maintenant, il avait prêté serment en 1755, à l'automne.

— Moi, je le connais, fait Sylvine, du ton de la conversation, je me sers quelquefois chez lui. Il est de la religion réformée. Il a son magasin juste à côté de la tour de l'ancien château. On y trouve de tout, j'aime y aller.

Elisabeth, toujours curieuse, lève les yeux vers sa mère :

— Vous lui avez acheté mon catéchisme et votre livre d'heures, je m'en souviens bien, mais que vend-il d'autre ? Mon amie Jeannie dit qu'il y a chez lui des peignes, des médailles, des lacets et des rubans. Est-ce vrai ?

— Parfaitement. On y trouve aussi des épingles à cheveux, des étoffes, des chapelets et des médailles et même des chapeaux et des bas.

Tout en parlant, Sylvine observe son mari du coin de l'œil : il se prend au jeu de la conversation, écoute, et sa colère s'en va comme elle était venue. A peine s'il a cillé lorsqu'elle a précisé que le mercier pratique le culte protestant. C'est toujours ainsi, se dit-elle, il se met dans un effrayant courroux qui dure autant qu'un feu de paille et l'instant d'après les choses reprennent leur cours. Elle n'avait jamais pensé, comme l'a dit Christophe-Frédéric tout à l'heure, en être effrayée... Les petites peut-être se dit-elle, mais pas elle, Sylvine : elle n'a qu'à lui sourire pour l'apprivoiser. Ses pensées tournent court brusquement : on frappe avec force à la porte et une voix encore enfantine appelle de l'extérieur :

— Holà, maître Bigeol ! Etes-vous céans ?

Avec un regard interrogateur, il se lève et va ouvrir :

— C'est mon maître le garde-notes qui vous mande ce jour d'hui comme témoin. C'est le Pierre Bordier qui a passé. Comme c'était l'un de vos tisserands, mon maître vous prie de venir à la demie de deux heures pour l'inventaire de ses biens.

— Pierre Bordier ? Quand est-il mort ?

— Hier au soir. Là, ils sont à l'enterrer .

— C'est donc ça que nous avons entendu tinter, dit Sylvine derrière lui, je me demandais pour qui c'était. Nous ne l'avons point su !

Maître Bigeol fouille dans la poche de son gilet à la recherche d'une piécette :

— Va dire à Maître Flouche que j'y serai sans faute.

Et comme le garçon s'éloigne déjà, il crie à la volée :

— Et ne t'en va point musarder en chemin, surtout !

Puis dans la foulée, vers l'intérieur de la vaste cuisine :

— Allons, finissons la soupe, j'ai encore à faire au magasin et je voudrais arriver tôt chez Pierre : il faut que je prenne des dispositions avec Jeanne-Catherine. C'est que l'ouvrage ne manque point, nous débordons de commandes.

Il a prononcé cette dernière remarque en direction de Georges-Frédéric, manière de faire savoir à demi-mot qu'il a bien entendu et qu'il l'accepte à ses côtés pour le seconder. Ensuite il tourne son regard vers son aîné, le visage altéré dans l'effort qu'il fait pour se contenir :

— Tu sais le peu d'estime que je porte aux curés et à leurs bavardages de bonnes femmes. Pas plus d'ailleurs aux protestants, il me suffit de voir toutes ces querelles incessantes entre les deux camps. Moi, je me suis fait tout seul, je n'ai pas eu besoin que leur Bon Dieu s'en mêle.

Heurtée par la fureur contenue de son mari, Sylvine se signe furtivement et risque :

— Mon ami, vous blasphémez !

— Autant pour moi, rétorque le géant en bombant le torse, ne t'inquiète pas ma mie, je me débrouillerai aussi avec l'enfer !

Puis il revient à Christophe-Frédéric, immobile et pâli sous l'affront :

— Quoi que j'en pense, je suis ton père et je te dis ceci : va ton chemin mon fils et n'oublie pas que ta maison est ici. Tu trouveras toujours chez nous le gîte et le couvert. Et si un jour, on ne sait jamais, tu changeais d'avis...

Il écarte d'un geste la réponse de Christophe-Frédéric qui ouvre déjà la bouche :

— Et puis, c'est ta mère qui a raison : tu es un homme à ce jour. Tu es le maître de ta destinée, c'est vrai... Alors, tout est bien ainsi, tout est dit ! Simplement, à l'occasion, tu demanderas à ton Bon Dieu qu'il ne te laisse point nous oublier.

— N'ayez point cette sorte de crainte, père. Cela ne se peut.

Christophe-Frédéric sent qu'il vient de l'emporter et, à sa grande surprise, beaucoup plus aisément qu'il ne l'avait supposé. Pour tenter d'endiguer la joie ostensible qui le gagne et menace de le submerger, il dit en voyant sa mère se lever :

— Peut-être puis-je vous être utile, mère ?

Sylvine, rayonnante, s'approche et pose ses deux mains sur les épaules du garçon :

— Reste assis, mon fils. J'ai maintenant des pommes en compote que je vais vous apporter.

— Le repas des funérailles se termine tout juste, entrez donc maître Bigeol, chacun allait rentrer chez soi.

La phrase sonne comme un avertissement. Un à un les convives se lèvent, embarrassés, tournant dans leurs mains des chapeaux déformés par l'usage. Ils saluent le maître en silence quand ils passent devant lui, d'une petite inclinaison de la tête. Jeanne-Catherine ouvre grand sa porte et s'efface pour les laisser sortir puis elle dit :

— Et puis merci, hein ! Merci à vous tous ! A vous revoir !

Quand elle a refermé, elle se tourne vers son visiteur et attend : on ne doit pas parler au maître la première.

— Alors, il allait plus mal ? Il avait encore travaillé au métier il y a une quinzaine, non ?

Maître Bigeol ne sait trop que dire à cette femme si belle qui l'impressionne sans qu'il veuille se l'avouer. Il se fait l'impression de débiter des platitudes. Et, pour faire bonne mesure peut-être, il s'entend ajouter :

— C'était cette histoire de ventre ? Il paraît qu'il avait le ventre ouvert ? C'est vrai ça ?

— Oui maître, depuis trois ans déjà.

Ah, elle répond, levant sur lui ses yeux magnifiques. Mais comment pouvait-elle faire, se dit-il, pour vivre avec ce vieillard malade ?

— Conte-moi cela.

Elle décroise ses mains qu'elle tenait devant elle et semble regarder ailleurs :

— Le Pierre, il avait cette grosseur au ventre, juste au-dessus du nombril. Depuis longtemps. Depuis je ne sais plus quand. C'est venu comme ça, une sorte de maladie sans bruit, on ne sait point pourquoi. Le barreur n'y a rien pu, même avec toutes ses oraisons.

— Le barreur ? Lequel ?

— Le berger du Mont.

— Pourtant c'est un bon, celui-là ! Et il n'a rien pu ?

— Rien. Alors, le Pierre, il a continué comme ça. Et puis une nuit, trois années en arrière, il a été pris de tranchées terribles. Il a hurlé toute la nuit. Il se tordait d'avoir si mal. Et puis alors, là...

Elle parle maintenant facilement, comme soulagée de déposer son histoire, le visage levé vers lui, avec cette aura blonde et mousseuse autour de sa tête. Insatiable, maître Bigeol veut tout savoir, il questionne plus avant :

— Et ?

— Le ventre lui sauta, cette nuit-là, souffle-t-elle, effrayée de s'en souvenir. Ses boyaux sortaient par la plaie, c'était horrible à voir. Alors, au matin, j'ai fait venir le chirurgien Dessaix. Pendant plus de deux

heures il a examiné, lavé. Pour finir, il a agrandi le trou avec mes ciseaux et remis les boyaux à l'intérieur et il a fermé avec une belle couture. Mais dans la nuit suivante, mon pauvre Pierre a senti cette rupture se rouvrir, le fil de la couture se casser et les boyaux sont sortis de-rechef. Le chirurgien, on ne l'a point rappelé, ça coûte. Pierre m'a dit de lui faire un pansement avec des linges propres et on est allé comme ça depuis. Voilà.

Maître Bigeol n'en croit pas ses oreilles : son tisserand, qu'il côtoyait régulièrement avait donc les boyaux hors de son ventre et lui, le maître, ne le savait pas ? Et comment a-t-il vécu aussi longtemps – trois longues années – ainsi ? Comment a-t-il travaillé ? Quand il lui pose la question, Jeanne-Catherine a un geste résigné :

— Il fallait bien, maître, le travail c'est le travail, ça n'attend point, vous le dites assez vous-même ! Mais il a souffert. Il s'affaiblissait tout doucement. Il fallait que je l'aide pour tout depuis trois ans, il n'y avait point de mouvement qui ne lui arrache une plainte, point de bonne position pour s'asseoir ou pour dormir. Les derniers temps, il n'en pouvait plus, jusqu'à la quinzaine dernière, où il s'est alité.

Le maître-toilier tend vers elle une main que finalement il ne pose pas sur son épaule. Le récit qu'elle vient de faire lui semble tout droit sorti des contes horribles des veillées, dont les vieilles édentées ont le secret. Il n'y avait jamais prêté l'oreille jusqu'à aujourd'hui, agacé par la complaisance qu'elles montrent à les trans-

mettre et par celle de leur public, toujours avide d'horreur, pourvu qu'il y ait quelques détails propres à vous donner froid dans le dos et à effrayer les enfants. Et voilà les racontars devenus réalité : Pierre, son tisserand, a vraiment vécu ce long supplice. Il dit, en constatant qu'il ne reconnaît pas sa propre voix :

— Ma pauvre Jeanne-Catherine, si je peux faire quelque chose... Je...

Puis il s'arrête. Il ne sait qu'ajouter. Dans un haussement d'épaules presque dépité, il laisse retomber sa main.

C'est la voix de Jeanne-Catherine qui le tire de sa méditation. Elle dit fermement tandis que l'image de Jean-Jacques s'installe devant ses yeux :

— Oui maître, vous pouvez. Moi je voudrais continuer à vivre ici. J'ai ma vie ici. Alors, je me suis dit comme ça... Enfin, quoi, ne me retirez point l'embauche, hein ?

Puis elle se tait, subitement surprise de sa propre audace. Elle sait bien que maître Bigeol n'a jamais confié un métier à une femme. Ses tisserands sont tous des hommes, disséminés çà et là dans les fermes alentour. Les femmes, elles, sont les fileuses, il en a toujours été ainsi. C'est d'ailleurs ce qu'il lui confirme immédiatement :

— Mais Jeanne-Catherine, y pense-tu ? ! Toi, au métier ! C'est que ça demande du doigté, de la précision, ça ne se conduit point comme tes oies ! Et puis quoi,

une femme est juste bonne pour le rouet, tout le monde te le dira !

Devant lui, Jeanne-Catherine a soudain sur le visage un air grave et décidé qu'il ne lui connaît pas. Elle se campe plus solidement sur ses deux pieds dans un imperceptible balancement, lève vers lui un menton volontaire et le regarde dans les yeux.

— Ecoutez-moi bien maître. D'abord je savais que vous diriez cela, je l'avais prévu. Je sais aussi que vous répondre : le travail au métier, ça me connaît. J'ai commencé il y a deux ans, avec Pierre, c'est lui qui m'a appris. Et depuis six mois, c'est moi qui ai tissé toutes les pièces qui sont passées entre vos mains, parce qu'il ne pouvait plus s'asseoir et rester des heures au métier. Avez-vous trouvé une quelconque différence dans la qualité des pièces ? Bien sûr que non, vous les auriez rapportées, vous refusez les malfaçons. Remarquez bien, je ne vous en fais point reproche, il faut qu'un travail soit bien fait. Avez-vous constaté des retards dans les livraisons ? Non plus. Pierre m'a bien appris. Non seulement comment marche la machine, mais aussi la patience, les bons gestes, le temps qu'il faut, le plaisir de la pièce de tissé qui s'agrandit sous vos yeux, belle et régulière. Il m'a toujours dit de prévoir deux jours d'avance sur la livraison, en cas de casse qu'il disait, comme ça, quand vous arrivez, nous autres on est toujours prêts. Et puis, vous savez, les oies, des fois ça n'en fait qu'à sa tête. C'est pour ça qu'il faut une femme

pour les bien mener, c'est difficile, un homme ça ne saurait point. Il croirait avoir affaire à des animaux stupides...

Ebranlé par l'aplomb de Jeanne-Catherine, Maître Bigeol reste coi. Elle a bien du courage, se dit-il, d'oser ainsi m'affronter. Et puis elle ne dit pas n'importe quoi, si elle a vraiment fait tout le travail depuis six mois, c'est vrai que je n'y ai vu que du feu. En plus, elle a l'air décidée, courageuse...

— Je crois que voilà le garde-notes avec son aide, je vais ouvrir, vous me répondrez plus tard, dit Jeanne-Catherine de l'air le plus naturel du monde.

*

— Greffier, prenez note : le dixième jour de novembre 1758, nous, notaire de la cour royale, nous sommes déplacé au domicile de feu Pierre Bordier, soixante ans, tisserand de son état, époux de Jeanne-Catherine Coulon, pour y procéder à l'inventaire de ses biens, en présence de Christophe-Frédéric Bigeol, quarante-quatre ans, marchand toilier de son état et employeur dudit.

La voix de fausset du garde-notes lui ressemble, mai- gre et acide, à l'image de son propriétaire. Sous son tri- corne qu'il n'a pas ôté en entrant, maître Flouche, rabougri et fluet autant qu'il est possible, se tient droit comme un i. Jeanne-Catherine qui ne l'a jamais vu de près le détaille avec étonnement. « A vrai dire, songe-

t-elle, je n'ai jamais vu de notaire du tout. Je pensais qu'ils étaient tous riches et beaux, celui-ci est vêtu à la diable et sa figure est laide sous les cheveux filasse qui pendent en désordre, échappés du catogan. Il faudrait bien qu'il les renoue. Est-il maigrelet ! Et ses épaules, étroites, avec son habit de peluche bleue dont les basques lui battent les mollets ! Ne serait-il point légèrement bossu ? Si, un peu, on dirait bien. Il ne porte même pas la cravate, juste un gilet de molleton croisé sur la poitrine, et avec cette poche déformée, je gagerais qu'il a une tabatière. Pourvu qu'il ne se mette pas à chiquer ici ! La culotte-à-mollets descend un peu trop bas sur les jambes, tant l'homme est petit. Elle est taillée dans une étoffe que je ne connais pas, brune, soyeuse et épaisse en même temps, avec un galon sur le côté, qui descend depuis la taille. Et ces boucles d'argent sur ses souliers ! Dommage que ses bas blancs soient ainsi tassés en vis sur ses chevilles. J'habillerais mon balai, il aurait plus fière allure, sans doute ! »

— Eh bien, femme Bordier, m'entendez-vous ?

Jeanne-Catherine sursaute, un peu confuse, tandis que l'autre poursuit :

— Je vous demandais si feu Pierre Bordier était propriétaire des lieux.

— Il en avait hérité de son père, tisserand comme lui.

— Bien, bien, donc greffier, notez : le logement est composé de deux niveaux. Au rez-de-chaussée, la cui-

sine et le poêle bas, à l'étage, la chambre haute et une autre pièce. Le tout surmonté d'un grenier à foin.

Il se tourne vers Jeanne-Catherine :

— Ça, c'est l'ordinaire pour toutes les maisons d'ici, où l'on est tisserand et paysan à la fois. Y a-t-il autre chose ?

Elle traverse la pièce et ouvre une porte basse :

— Là, c'est l'écurie, nous y avons une coche, deux porcelets et une génisse.

— Une génisse, fait Flouche, une bête qui ne rapporte rien et mange sa part ?

— Elle était pour la vente. Mais sa mère, notre vieille Rousse est morte de vieillesse l'autre semaine. Celle-ci était tout juste sevrée. Alors nous l'avons gardée pour tirer la charrue. L'autre porte là-bas, c'est le petit poêle, on y met des vieilleries qui ne servent plus. Il donne au fond sur la chambre à four, où se trouvent les chaudières pour les teintures. Si vous allez dehors, il y a le potager. C'est tout.

Maître Flouche, satisfait sans doute des explications de Jeanne-Catherine hoche la tête en direction de son greffier qui se met aussitôt à écrire. Pendant un instant, on n'entend que le crissement de sa plume sur le papier.

— Bien, passons à la suite. Notez que la cuisine contient deux dressoirs en hêtre...

— Comment ça en hêtre, c'est du chêne ! s'insurge Jeanne-Catherine.

Le garde-notes, rassis par une pratique quotidienne, écarte l'objection d'un geste las :

— Non, femme Bordier, du hêtre, j'ai l'œil.

— Mais, avec Pierre, nous les avons achetés pour du chêne, je vous dis ! J'en suis bien certaine, tout de même !

Maître Bigeol s'interpose. Sans élever la voix, il lui dit :

— Laisse, Jeanne-Catherine, c'est du hêtre, je le vois bien aussi. Je m'y connais, laisse ! On vous aura bernés. Vous n'êtes pas les premiers.

— Donc, je disais, greffier à vous : deux dressoirs en hêtre, deux bancs, une chaise. Celle-là est en chêne, ajoute-t-il en se penchant pour l'examiner. Et maintenant conduis-nous au poêle bas, pressons-nous, j'ai à faire ailleurs juste après.

Une fois dans le poêle, chacun se dispose de son mieux dans la minuscule pièce où le métier du tisserand et le lit prennent presque toute la place.

— Alors pour ici, greffier : un buffet ordinaire à une porte, une table et quatre chaises, un lit à rideaux d'indienne, un métier à tisser, un tour à dévider. Un crucifix sur le mur. Pendus au plafond, des paquets de filé teint en bleu. Combien y en a-t-il ? demande-t-il en se tournant vers Jeanne-Catherine.

— Je crois que c'est treize...

— Tu crois ou tu es sûre ? Le compte doit être exact !

— Treize...

— Et deux paquets de filé blanc et bleu propres à faire deux pièces de verquelure.

— Et ici, dit Jeanne-Catherine en ouvrant le placard : six bobines de filé blanc, trois pièces de toile blanche, et six de verquelure rouge.

— Greffier, notez cela, je vous prie. As-tu trouvé un repreneur, femme Bordier ? Le matériel m'a l'air en bon état.

Jeanne-Catherine, pour répondre à Flouche, se tourne vers maître Bigeol et lance fièrement :

— Oui, monsieur le notaire, j'ai trouvé. Il n'y aura pas de problème de ce côté-là.

— Parfait. Tu ne connais point ta chance d'avoir trouvé si vite. D'autres y mettent plus de temps. Bien, emmène-nous à l'étage maintenant. Et puis nous reviendrons ensuite à la cuisine pour les ustensiles.

En procession, le garde-notes en tête juste derrière Jeanne-Catherine, puis Maître Bigeol suivi du greffier, tous se hissent par l'escalier étroit jusqu'à la chambre haute. Et, avec un regard circulaire, Flouche reprend :

— Greffier, à vous : un buffet à quatre portes en chêne, un buffet à deux portes en sapin...

Il s'interrompt, le temps d'un regard de biais vers Jeanne-Catherine que tout ceci fatigue après les émotions des dernières vingt-quatre heures :

— Rien à redire cette fois ? Un en chêne, un en sapin ?

Comme elle ne répond pas, trop lasse, il continue :

— ...un placard, une couchette assortie d'une paillasse. Pour les enfants, je suppose ?

Non, fait Jeanne-Catherine de la tête, avant de murmurer :

— Avec Pierre, nous n'avions point d'enfant. Puis elle ajoute : l'autre pièce est vide. Elle n'a jamais servi.

Mais Flouche est pointilleux. Se redressant de toute sa petite taille, il pointe le menton vers la porte et ordonne :

— Greffier, vérifiez et prenez note ! Puis, prenant ostensiblement la tête de la petite procession, il se dirige vers l'escalier qu'il entreprend de redescendre avec une vivacité qui prend de court Jeanne-Catherine peu disposée à céder le pas.

Une fois là, tournant en tous sens sa maigre tête d'oiseau sous le tricorne, il lorgne partout, avec l'œil appréciateur de qui connaît sa partie. Jeanne-Catherine, juste derrière lui se précipite :

— Pour ici, que vous faut-il ?

— Simplement un état précis de tous tes avoirs, sans rien celer.

Elle recule d'un pas, tandis qu'il fait signe à son greffier :

— Allons-y. Notez donc : deux chaudières, quatre marmites, deux caquelles avec couvercle de fonte, deux petites poêles, un bassin de cuivre rouge, deux grappins, une broche, trois bouteilles et deux carafes.

Il s'approche des dressoirs qu'il regarde attentivement :

— Je ne vois là que des assiettes en faïence et quelques plats et gobelets en terre, possèdes-tu de la vaisselle en étain ? Où donc est-elle ?

Jeanne-Catherine sent monter en elle un agacement de plus en plus proche de la colère : décidément le bonhomme est hargneux.

— Je n'en ai point, dit-elle. Je n'en ai jamais eu. Il faut être riche pour cela.

Nouveau signe du menton à l'adresse du greffier qui aussitôt se remet à écrire.

— Et dans ces pots ? Que gardes-tu ?

Trois pots de terre de bonne contenance sont posés sur le devant du plus grand des deux dressoirs. Sans attendre la réponse, Flouche soulève l'assiette qui couvre le premier, y trempe un doigt crasseux et goûte, l'air go-guenard. Jeanne-Catherine bondit :

— Non mais dites donc ! C'est bientôt fini cette comédie ? Je vous défends bien de toucher à tout ! En voilà des façons !

Et l'autre, moqueur :

— Je ne fais que remplir mon office, femme Bordier, inutile de t'échauffer. Greffier, notez un pot de confiture de poires.

Et passant devant Jeanne-Catherine excédée et impuissante, il se dirige vers le suivant. Mais cette fois, c'est Maître Bigeol, lassé lui aussi par les répugnantes

manières du personnage et son désagréable aplomb, qui intervient. Il lui suffit de déplacer sa haute silhouette de deux pas appuyés et le notaire retire sa main prête à plonger dans le pot suivant.

— Je crois, maître Flouche, soit dit sans vous froisser, qu'il vous suffit de demander à la femme Bordier ce qu'elle a mis dans ses pots. Jeanne-Catherine, dis-nous cela, nous t'écoutons, fais le compte de tes provisions. Et vous greffier, notez ce qu'elle dit, ajoute-t-il, prenant ainsi la direction des opérations.

Soulagée, Jeanne-Catherine s'avance :

— Ici, sur le grand dressoir, deux sont de confiture de poire. L'autre est rempli de graisse du dernier cochon qu'on a tué. Sur l'autre dressoir, ce sont trois pots de beurre fondu.

Et comme le greffier, sur l'injonction muette de Flouche se lève et s'approche, Christophe-Frédéric s'interpose à nouveau :

— Ne vérifiez pas, je me porte garant de ce qu'elle dit. Continue Jeanne-Catherine.

Elle désigne le plafond :

— Pendus là, à sécher, douze petits jambons, six livres d'andouille, deux bandes de lard. Et dans la chambre haute, sont remisées deux mesures de farine et une de son, dans des sacs de trosse. Voilà, c'est tout.

— Bien. As-tu autre chose, que nous aurions pu oublier ? s'enquiert maître Bigeol. Non ? Dans ce cas,

messieurs, fait-il en se tournant vers la porte qu'il ouvre largement, nous vous remercions de votre diligence.

— Eh ! Pas si vite, dit Flouche. N'oublie pas, femme Bordier qu'il me faudra revenir une fois encore pour l'inventaire des terres et des outils agricoles. Je te ferai savoir le jour de mon choix.

Une fois qu'ils sont sortis, Bigeol se tourne vers Jeanne-Catherine :

— Je n'oublierai pas ta demande. Je dois réfléchir. Laisse-moi un peu de temps. Je repasserai.